

La meilleure preuve

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218603>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LETTRE DE LA MI-FÉVRIER

LA grande guerre nous a plongés dans un malaise général qui ne se calme ; une atmosphère difficile à définir ; c'est guère et il semble que partout les gens courent de ci, de là, cherchant un point d'appui moral d'où l'existence leur paraîtrait redevenue plus stable et plus rassurante.

Notre jeunesse actuelle a vécu la partie de son enfance, la plus intéressante, celle où les impressions se fixent, où le jugement se forme, sous ce ciel orageux : les communiqués absorbaient une bonne part des conversations ; les restrictions sont venues avec leur contingent de soucis matériels et terre à terre, si l'on veut, mais soucis éternels, dans nos villes surtout.

A ces jeunes intelligences qui s'ouvriraient à la vie, qu'a-t-on pu offrir, cinq années durant, outre ces préoccupations, que des récits de larmes de feu et de sang ?

Enfin, sont venues les années d'après-guerre où ces mêmes enfants n'ont pu ignorer les luttes plus sournoises mais tout aussi angoissantes des pourparlers de la paix. Et l'on déplore aujourd'hui que cette jeunesse soit avide de mouvement, de sport, de distractions. On la dit légère, insouciant, frivole. On la dit matérialiste.

Si elle a lu comme je le dis plus haut, les récits de larmes, de feu et de sang, elle a lu aussi, les récits héroïques qui sont l'avère — je dis bien l'avère — de cette chose formidable qu'on appelle une calamité, le fléau de Dieu, et qui est la guerre ; la jeunesse a senti l'émotion l'étreindre, elle a senti ses yeux se mouiller, elle a pleuré sur des récits de courage, de sang-froid, de sacrifices de la vie, ou même tout simplement de sacrifices de toutes ces choses qui sont les nécessités de l'existence normale : l'abri chaud et sec contre les intempéries, la boisson rafraîchissante pour étancher la soif, la nourriture qui réconforte et assouvit la faim. Tous sacrifices joyeusement consentis, stoïquement supportés, actes journaliers d'abnégation, d'entre-aide, de support où le camarade partage avec son camarade, tout naturellement parce qu'on lutte et qu'on souffre ensemble.

Il faut pourtant croire que ce qui parle aux aspirations les plus nobles de l'âme a été entendu par notre jeunesse. N'assistons-nous pas aujourd'hui à cet acte très large du mouvement de la jeunesse suisse romande qui adopte les enfants de la ville de Nuremberg, souffrant d'une détresse lamentable.

Nuremberg. Ce nom n'éveille-t-il pas dans les souvenirs aujourd'hui lointains d'une génération qui n'a connu que les jours ensoleillés de la paix, la vue des jouets de Nuremberg qui ont charmé notre enfance ?

Petites maisons, quasi uniformes, en dépit de leurs murs peints en couleurs vives, variées ; sapins se dressant sur leur rondelle verte ; ber-

gers et bergères, raides, solennels, dont nous scrutons en vain, le visage minuscule et sombre...

Mme David Perret.

La seule raison. — Elle, timidement. — Comment se fait-il, Louis, que vous n'avez jamais songé sérieusement à vous marier ?

Lui. — J'y ai toujours songé très sérieusement... Voilà pourquoi je suis demeuré célibataire.

Mendicité. — Le mendiant. — Monsieur serait bien bon de me donner un morceau d'étoffe, à seule fin que je puisse raccommode mes pantalons.

— Volontiers. Combien vous en faut-il ?

— Oh voilà ! peut-être un assez grand morceau.

— Eh bien ! que vous reste-t-il de l'ancien ?

— Il me reste la martingale et un bouton, que je pourrai peut-être utiliser en le retournant.



MONSU LO DZUDZO

ETANT dou bon vilhio michounéro, que l'avant fé lo tor dâo mondo et que l'avant coudhi recordâ lè sauvâdzo po l'ao z'apprendre la Bibbia. Ti lè dou étant dâi bravo coo et on arâi pu l'ao bailli lo bon Dieu sein confêchon, quemet on dit. On coup, ie sè recontrant dein on velâdzo de per tsi no. L'avant fini quasu l'ao vya et volîavânt pe rein mè repariti po lè sauvâdzo. Dèvesâvânt dinse :

— Eh bin, vâi ! que desâi lo premi, i'é bin voyâdzi, mâ ne m'ein è jamé arrevâ de iena quemet l'autr'hi, que i'ein su oncora tot rovilleint de vergogne.

— Mâ, quaise-té, mon pouïro Djan-Isaa. Que t'é-te arrevâ ?

— I'é vu onn'affère de la mêtsance.

— A-to vu lo diâbllo ?

— Oh ! l'é bin pi que tot cein.

— E-te pâo-t'ître que lo Juda l'Isariote sarâi revegnâi ?

— Na, n'êtâi pas on Juda, mâ bin pi.

— Te mè fâ pouâire. Dis-mè tè cousin, mon pouïro Djan-Isaa. No sein ti lè dou dâi vilhio valet et no pouâin tot no dere. Que lâi a-te ?

— Eh bin, vaitcé. L'autro demâ, i'avé fam de vère Monsu lo dzudzo po dâi taquenisse que volîâvo lâi dere. Ie vé dan à son ottô, m'ein vé verounâ per tot, min de dzudzo, nion po mè répondre. Dein la lâie, nion ! à la cousena, rein que dâi mermite ; âo pâilo derrâi, rein que lo tsat que sè veillive que lè tserdegnolet n'aulant pas sailli de l'ao dzéba ; âo pâilo devant, atant de dzein que de resin apri vèinènde. Nion cé, min de Monsu la dzudzo. M'allâvo reveri quand, ein passeint vè onna porta, i'é vu que l'êtâi eintrebêcha. Et dein clli pâilo, on oïssâi quemet onna brison de matâire qu'on trevougne avoué lè dâi. — Tè ! que me su sondzi, dusse lâi avâi quie dedein onna cosandâire. Mè faut lâi démandâ se sâ io l'é Monsu lo dzudzo. I'é dan tsampâ lo lan et su eintrâ. Euh ! quinna vergogne i'é z'u ! quinna vergogne po on vilhio valet quemet mè. I'é vu... n'ein revigno pas, i'ein su oncora tot étourlo... i'é vu...

— Te mè fâ pouâire ! Lo vaudâi ?

— Bin pi, por mè. Peinsâ-tè vâi ! I'é vu onna galéza damusalla, tota nuva quemet on bouibo que vint d'ître fé, mâ bin pllie galé... et que tsandzive de tsemise.

— Quaise-té !

— L'é dinse. Et que mè su trovâ tant motset que su restâ tot ébaubi, lè brè su lè cousse, lo mor âovert et lè get asse grand que dâi falot de pouste, sein avâi lo corâdzo de m'ein allâ.

— Et la damusalla ?

— L'a ètà oncora pe suprassa que mè, tant que l'a lâissi tsesi sa tsemise et s'é catcha... lè get avoué lè duve man. Que l'êtâi galéza dinse : onna pi asse bliantse que clliâo tchevrette sein tatse qu'on vâi pè lè montagne ; dâi djoûte avoué onna pi quemet dâi pomme rambou, avoué on coup de sêlâo dessus, et pu... tot lo resto.

— Ma ! ma ! on vilhio valet quemet tè !

— Heuresameint que n'é pas perdu la tita et que iè n'é pas ètà tant tatipotse.

— Qu'a-to fé ?

— I'é tré mon tsapi. I'é fé onna galéza reveince et i'é de dinse :

— Estiusa-mè bin, Madamusalla, ite-vo pâo-t'ître Monsu lo dzudzo ? — Marc à Louis.

Entre amies. — Je t'assure, chère amie, que tu ne devais pas l'épouser. C'est un homme tellement supérieur, que je crains que...

— En effet, ma chère, je devais suivre ton conseil. Tu es beaucoup plus âgée que moi, que c'est presque un conseil de maman que tu m'as donné.

La meilleure preuve. — Je parierais que ce mariage est nouvellement marié.

— Et qui te fait croire cela ?

— C'est lui qui fait tout le travail dans l'appartement.

L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR

MORSQUE je sortis des rangs des demoiselles pour entrer dans ceux des dames, ce n'est pas le souci de l'avenir qui eut le pouvoir de m'inquiéter.

— Aurions-nous du pain sur la table ? N'en aurions-nous pas ? autant de questions oiseuses, alors qu'une seule pouvait nous intéresser. Il nous suffisait de savoir que nous étions deux sous la voûte des cieux !

Il y avait peut-être encore d'autres habitants sur la terre ; c'était sans importance !

Par contre nous étions en relations suivies avec la lune et les étoiles avec les oiseaux qui chantaient dans les bois en bâtissant leurs nids ; avec l'ombre des sapins et des hêtres ; et particulièrement avec les fleurs des forêts et des champs. Mais parmi ces fleurs il en était une que nous préférions : elle n'appartenait qu'à nous ; elle ne recevait d'autres soins que les nôtres et nous la cachions si bien que personne n'eût pu voir, ni respirer ses corolles embaumées.

Cette plante chérie était notre Amour, — notre unique fortune ! — Aussi avec de pareilles finances, il nous arriva parfois de remarquer que notre garde-manger était mal pourvu ; que s'il y avait du pain, le beurre manquait pour mettre dessus et que le saindoux lui-même faisait défaut, juste au moment où il eût dû se trouver là pour engraisser la soupe.